

LA FAMILLE CHRETIENNE, EGLISE DOMESTIQUE

FONCTION SACERDOTALE

Par le Père Marie-Dominique PHILIPPE, o.p.

LE CULTE DIVIN DANS LA FAMILLE : PRIERE, LITURGIE

Conférence donnée aux AFC, à Paris, le 6 novembre 1983

Il est important de bien comprendre, avec notre intelligence et avec notre cœur, cette double participation au sacerdoce du Christ : sacerdoce royal, sacerdoce ministériel. Toute grâce sanctifiante vient du sacerdoce de Jésus. Nous sommes sauvés par lui. Et Dieu a voulu qu'il nous sauve à travers ce geste particulier de l'offrande de sa vie, donc dans un sacrifice, dans un acte sacerdotal. Jésus aurait pu nous sauver autrement, mais de fait il nous a sauvés à travers l'holocauste de la Croix, à travers l'offrande de tout lui-même comme agneau et comme prêtre. De sorte que notre grâce, qui provient de la Croix — c'est à la Croix que nous sommes nés à la vie divine — nous lie au sacerdoce du Christ. Et à cause de cela notre grâce est sacerdotale.

Cette grâce, normalement, nous est donnée à travers les sacrements. Par le baptême nous sommes engendrés à la vie divine ; c'est pour cela que nous disons que le sacerdoce royal des fidèles est lié au sacrement de baptême. Ce qu'il faut, c'est bien comprendre que ce mystère de la grâce sacerdotale, liée au baptême, implique tout le mystère de notre union avec Jésus. Par la grâce, tout ce que Jésus a fait est à nous ; et tout ce que nous faisons, par la grâce, est au Christ. Il y a donc ce grand mystère de l'unité profonde de toutes nos activités chrétiennes avec celles de Jésus ; toutes nos activités sont au Christ, et toutes les activités du Christ sont nôtres. C'est un lien d'amitié, une alliance d'époux et d'épouse, qui existe entre le Christ et nous, il ne faut jamais l'oublier. Et donc toutes nos actions chrétiennes, en tant qu'actions chrétiennes relevant des vertus théologiques (de la foi, de l'espérance et de la charité), relevant de la grâce, toutes ces actions nous lient à l'action sacerdotale du Christ, et sont ainsi sacerdotales. Mais nous ne sommes pas habitués, dans le langage chrétien courant, à comprendre que le mot « sacerdotal » s'étend à toutes nos activités chrétiennes. Pourtant, c'est en ce sens-là qu'un disciple d'Origène pouvait dire que le chrétien est celui qui, dans le Christ, est responsable du monde entier, de tous les hommes. Il l'est dans le Christ, parce que Jésus s'est présenté au Père comme le médiateur de toute l'humanité, comme le responsable de

toute l'humanité. Parce que notre grâce nous lie au sacerdoce du Christ, nous sommes, avec lui et en lui, responsables de toute l'humanité. Nous n'y pensons pas beaucoup, nous n'y pensons pas assez. Pourtant les grandes prières d'intercession (notamment la prière universelle de la messe) vont dans ce sens-là : elles nous rappellent que nous sommes responsables avec Jésus, non seulement de l'Eglise, mais de toute l'humanité. Notre grâce nous permet d'être médiateurs d'amour ; elle nous permet de porter, dans le Christ, la misère du monde d'aujourd'hui, la misère des hommes qui ne connaissent pas Jésus ou qui l'ont oublié, et que nous devons prendre dans notre cœur.

Le sacerdoce royal des fidèles va donc avoir comme deux grandes orientations : le lien avec Jésus — tout faire avec lui — et le point de vue de la charité fraternelle par où nous sommes responsables de nos frères (et nous devons nous considérer comme responsables d'une manière très particulière de ceux qui sont les plus proches de nous).

Le sacerdoce royal des fidèles est enraciné dans notre grâce et il s'explicite par la grâce baptismale ; tandis que le sacerdoce ministériel est donné à ceux qui reçoivent le sacrement de l'ordre pour continuer les gestes de Jésus comme grand prêtre, c'est-à-dire en premier lieu perpétuer l'alliance que Jésus a réalisée dans l'Eucharistie. Il y a un sacrement particulier pour le chrétien qui est appelé par Jésus, appelé par son évêque ou par ses supérieurs religieux — et les supérieurs religieux appellent les religieux au nom de l'Eglise, au nom du Saint-Père. On est *appelé* à recevoir le sacerdoce du Christ pour exercer les gestes de Jésus comme grand prêtre au niveau liturgique, c'est-à-dire au niveau de l'alliance dans l'Eucharistie, au niveau de la réconciliation (du sacrement de pénitence), au niveau de tous les sacrements. Le prêtre est mandaté d'une manière très particulière, par le don que le Christ lui fait du « caractère » sacerdotal ; il est appelé à continuer dans l'Eglise et pour tous les hommes les gestes de Jésus. On peut donc dire que le sacerdoce ministériel est ordonné au sacerdoce royal des fidèles, qui n'est autre que leur sainteté. Nous sommes liés au Christ, unis à Jésus, et c'est cela qui fait notre sainteté. Notre vocation, c'est d'être un avec le Christ et de continuer l'œuvre de Jésus. Tous les chrétiens sont appelés à cela, chacun à son niveau particulier. Ce qui nous intéresse ici, c'est d'essayer de comprendre comment la famille est reliée d'une manière particulière à la mission sacerdotale du Christ.

La famille va s'ouvrir au sacerdoce ministériel de deux manières. D'abord elle prépare des prêtres, c'est évident. S'il n'y avait plus d'enfants, il n'y aurait plus de prêtres. C'est pour cela que, de fait, quand le nombre d'enfants diminue, normalement les vocations sacerdotales diminuent. Il est plus facile, pour une famille, d'offrir un ou deux enfants au Seigneur quand il y en a plusieurs que quand il n'y en a que deux... ou un seul ! Tout le monde le sait. Normalement, quand il y a plusieurs enfants, l'éducation se fait dans un climat de plus grande générosité et, de ce fait, on prépare plus profondément les enfants à être eux-mêmes généreux. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Une vocation sacerdotale implique un don total de soi, autrement il ne vaut pas la peine d'être prêtre. Si c'est pour être fonctionnaire, ce n'est pas la peine, on scandalise plutôt qu'on n'aide. Il faut que le prêtre soit entièrement donné ; et la générosité d'un don total, cela se prépare dès le point de départ.

La famille prépare les prêtres et la famille reçoit l'aide du prêtre. Il y a donc une double relation. La famille est le lieu fondamental où se prépare en premier lieu le prêtre, et la famille doit être aidée par le prêtre. Et le prêtre doit aimer particulièrement la famille parce qu'il sait que Dieu l'aime d'une manière spéciale, que Jésus l'aime d'une manière particulière puisqu'il a voulu instituer le sacrement de mariage. Ce que nous essayons de comprendre ensemble, c'est ce que le Saint-Père a souligné avec beaucoup de force en disant que la famille est « l'Eglise domestique », c'est-à-dire l'Eglise dans ce qu'elle a de fondamental, de premier, et qu'il faut découvrir dans la famille cette mission propre à l'Eglise, qui est une mission sacerdotale à la

suite du Christ. L'Eglise, à la suite du Christ, a une mission sacerdotale, une mission royale et une mission prophétique ; et la famille a les trois. Il y a là une théologie qui n'a pas été faite et qui devrait être faite. Le Pape annonce quelque chose qu'il faut faire, et il demande aux théologiens d'être particulièrement attentifs à cela. Et cette théologie, on doit la faire en union avec la famille. C'est pour cela que je serais très heureux, lorsqu'il y aura des points que je n'aurai pas assez développés, que vous me demandiez de les développer s'ils vous semblent importants : ou bien, quand j'aurai dit des choses qui vous ont étonnés, que vous me le disiez avec une grande simplicité. N'oubliez pas que ces conférences, au point de départ, j'ai accepté de les faire dans la mesure où il y avait une coopération (cela a conduit, après la première année, à la publication d'un volume de « questions disputées »)¹. J'ai demandé que vous me posiez les questions qui se posent à vous : c'est ainsi que cela a commencé. Et je voudrais que cela continue ainsi parce que c'est une œuvre commune que nous devons faire. Certes, nous sommes nombreux, et de ce fait c'est difficile. Quand on est vingt, on peut le faire plus facilement ; quand on est un très grand nombre, c'est plus difficile, mais on peut toujours le faire, si on comprend qu'il ne s'agit pas seulement d'assister à des conférences, mais aussi d'aider le théologien de la famille (parce que le Saint-Père nous le demande), à l'être vraiment. J'ai une expérience de la famille, heureusement, et même d'une famille nombreuse. Mais l'expérience de la famille d'aujourd'hui n'est pas tout à fait celle que j'ai connue, parce qu'il y a aujourd'hui des problèmes très nouveaux qui se posent avec une grande acuité. De plus, chaque famille a son originalité, chaque famille est une incarnation particulière d'un mystère qui est d'une richesse étonnante puisqu'il nous fait remonter jusqu'à la Sainte Famille. Chaque famille chrétienne, en effet, reflète à sa manière la Sainte Famille. Je dis bien : à sa manière, car c'est d'une façon lointaine, mais il y a tout de même un lien direct. Il faut donc que nous essayions ensemble de faire ce travail pour le Christ et pour l'Eglise d'aujourd'hui. Nous devons en effet être très attentifs à ce que doit être la famille chrétienne dans le monde d'aujourd'hui ; elle est tellement attaquée que nous devons être particulièrement éveillés à son sujet.

Aujourd'hui, où il est question du « culte divin dans la famille », il faut essayer de comprendre comment la famille, Eglise domestique, doit être le lieu premier de l'*alliance* avec Dieu et avec le Christ. Le culte est une réponse que nous donnons à Dieu, à l'alliance qu'il veut réaliser avec nous. Il faut bien saisir ce que représente cette alliance particulière avec la famille ; c'est à partir de là que nous comprendrons le culte spécial que la famille doit exercer dans l'Eglise. La famille a en effet quelque chose à réaliser, qui est unique ; si elle ne le fait pas, quelque chose manque à l'Eglise. C'est cela qu'il faut essayer de comprendre.

C'est à partir de l'alliance fondamentale qui existe avec Dieu dans la famille que nous pouvons comprendre le culte familial. Le culte, je vous l'ai dit, est l'attitude religieuse de l'homme qui répond à Dieu, qui répond à une alliance avec Dieu. Et ce culte se réalise dans la lumière du Christ, puisque nous parlons ici de la famille chrétienne. En effet je ne parle pas de la famille bouddhiste, ni de la famille juive, ni de la famille musulmane ; toutes reconnaissent qu'il y a quelque chose de religieux dans la famille, et donc toutes admettent un certain culte à l'intérieur de la famille ; mais je parle ici, spécifiquement, de la famille chrétienne dans ce qu'elle a d'unique.

Ce qu'il y a d'unique dans la famille chrétienne, c'est qu'elle est consciente de cette alliance fondamentale avec Dieu au niveau de la fécondité, au niveau de l'amour humain plénier et fécond. Seule la famille chrétienne, et je dirai même la famille catholique, va jusqu'au bout des exigences de cette alliance. C'est pour cela que ce n'est pas toujours facile d'être

¹ *Questions disputées*, Lettre-Préface du Cardinal Renard, Beauchesne 1972.

chrétien jusqu'au bout, et d'être catholique. Si on veut la facilité, il vaut mieux prendre une autre porte. Mais si on veut la vérité et si l'on veut aller jusqu'au bout de l'amour, il n'y a qu'une seule porte : il faut entrer pleinement et totalement dans ce que représente cette alliance voulue par Dieu, voulue par Jésus. Je dis bien : « voulue par Dieu » parce que quand Jésus la reprend, il nous dit que c'est une volonté première de Dieu². Et c'est cela qu'il y a de si extraordinaire dans la famille chrétienne : elle reprend fondamentalement quelque chose qui était dès l'origine. Le Saint-Père insiste beaucoup là-dessus et il a raison, parce que c'est quelque chose qui a été abîmé par les hommes en raison de leur conditionnement.

Prenons un exemple : si nous décidions de laisser les familles s'organiser elles-mêmes, il y aurait, mettons cinquante familles, cinquante jeunes foyers qui se réuniraient et qui diraient : « Nous allons établir les lois essentielles du mariage étant donné les conditions de vie actuelles ». Et, forcément, ce serait la majorité qui passerait. Ce ne serait donc pas la recherche de la vérité ; on adopterait ce qui semblerait normal selon une certaine prudence humaine. Mais la famille chrétienne n'est pas fondée sur la prudence humaine, elle est fondée sur quelque chose de beaucoup plus profond : sur un amour de Dieu, un amour de prédilection de Dieu pour l'homme et la femme, amour qui veut que leur union soit source de fécondité. Jésus, venant de la part du Père, a voulu tout reprendre lui-même au-delà de Moïse (il ne critique pas Moïse, mais il veut tout reprendre lui-même) — ce qui était dans l'intention du Père au point de départ. C'est beau parce que cela prouve que Jésus fait une confiance totale au cœur de l'homme et au cœur de la femme, une confiance dans l'ordre de l'amour. Il les veut grands dans l'amour, c'est-à-dire à l'image de Dieu. Il ne les veut pas simplement conformes à certaines habitudes ou à certaines prudences humaines, il les veut plus grands que cela. Il y a donc un dépassement de ce qui était vécu dans l'ancienne Alliance et que Moïse avait accepté. Jésus veut aller plus loin parce que cette alliance fondamentale de Dieu avec l'homme et la femme est une alliance d'amour. Tout repose sur une alliance d'amour. Dans la pensée de notre Père, dans le regard de Jésus, le mariage chrétien doit unir l'époux et l'épouse, l'homme et la femme, dans un amour qui implique un don total d'eux-mêmes. Il ne s'agit pas d'un amour idéal, mais d'un amour réaliste, très réaliste, l'amour le plus réaliste qui soit. Dans les amitiés en dehors du mariage, il peut y avoir un certain idéalisme. Quand on est un peu fatigué de son ami, on s'en va faire un petit voyage, on s'éloigne un peu, parce qu'on trouve cela plus facile. Dans le mariage, normalement, on ne fait pas cela. On ne dit pas : « Je suis fatigué de t'avoir en face de moi, j'aime mieux partir pendant six mois, et quand je reviendrai, après avoir vu d'autres têtes, cela ira mieux ». Dans l'amitié cela peut se faire, mais pas dans le mariage. Le réalisme du mariage, ce n'est pas facile... Si je sais ce qu'est la vie commune, je ne sais pas ce qu'est la vie commune du mariage ! Mais je vois bien combien cela doit être exigeant, et demander un effort continu, un don continu. C'est cela qui est voulu par Dieu : un amour qui implique un don total, de l'âme et du corps, et qui entraîne qu'on soit relatif l'un à l'autre, dans l'amour ; non pas dans la tyrannie, mais dans l'amour, c'est-à-dire dans une oblation, dans une offrande.

Cet amour humain est le point de départ de la famille. Et c'est dans la mesure où cet amour est intense, fervent, que la famille est un milieu où il peut y avoir un renouveau de toute l'Eglise. S'il n'y a plus cet amour, il ne peut y avoir ce renouveau. Tout renouveau de l'Eglise se fait par l'amour, et il ne peut se faire autrement, parce que Jésus est mort dans un don total de lui-même : il n'a rien gardé pour lui. Et c'est dans cette lumière-là que l'Eglise existe, c'est dans cette lumière-là que la famille chrétienne existe : dans la lumière de ce don total que Jésus a

² Cf. Mt 19, 4 sq. : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, dès l'origine, *les fit homme et femme*, et qu'il a dit : *Ainsi donc l'homme quittera son père et sa mère et les deux ne feront qu'une seule chair* (Gn 2, 24) ? Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Eh bien ! Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer ».

fait de lui-même. A la suite de Jésus, à la suite de ce don d'amour, les époux se donnent l'un à l'autre et s'aiment en comprenant que malgré leur fragilité, malgré leur égoïsme (conséquence du péché), la grâce du Christ est victorieuse. Elle le sera progressivement et lentement. Nous ne sommes pas dès le premier jour des saints — aussi bien dans le sacerdoce ou dans la vie religieuse que dans le mariage — , nous le devenons progressivement. Il doit donc y avoir une miséricorde de l'époux pour l'épouse et inversement, parce qu'en face de son époux, l'épouse montre ses faiblesses, et qu'en face de son épouse, l'époux aussi montre ses faiblesses. Il faut avoir une telle confiance, être tellement sûr que l'amour est plus fort que toutes ces faiblesses, qu'on n'ait pas peur qu'elles soient dévoilées. Le jour où on commence à avoir peur, on n'a plus la liberté que réclame l'amour dans le don. Il est évident qu'il ne faut pas toujours insister sur les faiblesses qu'on a, et que certaines peuvent demeurer cachées. Ce que je veux dire, c'est qu'il doit y avoir entre les époux cette confiance mutuelle, l'un et l'autre sachant qu'ils sont des êtres pécheurs, pécheurs dans l'ordre de l'amour, des êtres qui ont de la peine à aimer.

Cette alliance est tellement forte qu'elle va impliquer un mystère de fécondité. La fécondité repose sur une alliance avec Dieu, et c'est pourquoi l'amour de l'époux et de l'épouse a quelque chose de sacré, il dépasse la dimension de l'homme et touche le mystère de l'amour du Père, comme Créateur. L'union de l'époux et de l'épouse est ordonnée en premier lieu à leur amour, mais leur amour, dans la mesure même où il est parfait, devient source de vie, et là Dieu intervient. Nous avons déjà parlé de cela, mais j'y reviens pour que nous comprenions bien la réponse de la famille à Dieu. La famille est le lieu de cette alliance avec le Créateur. Ce n'est pas Dieu qui décide du nombre des enfants. Dieu pourrait donner aux époux un planning familial le jour du mariage ! Il pourrait bien décider lui-même : il est le maître de la vie et de la mort. Mais non, Dieu fait totalement confiance aux époux. Il est élémentaire de reconnaître la confiance de Dieu et de reconnaître cette confiance qu'il fait à l'homme dans l'amour ; mais aujourd'hui l'homme considère assez facilement qu'il est le maître de la vie et de la mort, et il oublie de reconnaître cette alliance fondamentale avec Dieu : « J'ai enfanté un fils avec Yahvé »³.

Si cette alliance est sacrée, elle est sacrée dès la conception, elle est sacrée dès le don de l'amour de l'époux pour l'épouse, elle est sacrée dans leur amour. Tout le mystère de la fécondité est quelque chose de divin, quelque chose qui est relié à Dieu. Si c'est relié à Dieu, il y a donc une dimension de culte. Et le premier moment du culte familial, c'est quand l'époux et l'épouse reconnaissent la grandeur de leur amour, reconnaissent qu'il y a là un don unique de Dieu, un don de Dieu qui leur permet de s'aimer, de dépasser leur propre égoïsme et de faire que leur amour devienne fécond, si Dieu le permet. C'est le premier moment du culte familial : reconnaître dans l'action de grâces, tous les jours, l'amour particulier de Dieu pour les époux. On l'oublie, parce qu'on trouve tellement normal de s'aimer... et on pense que c'est nous-mêmes qui sommes la source de cet amour, alors que c'est Dieu. L'amour vient de Dieu, nous dit saint Jean⁴. Si l'amour vient de Dieu, il faut donc reconnaître en face de Dieu ce bienfait unique. C'est peut-être parce qu'on ne le fait pas assez que cet amour ne progresse pas comme il devrait progresser, que certains égoïsmes reviennent et qu'à ce moment-là l'amour mutuel n'est plus aussi fort, plus aussi intense.

La famille doit être le lieu de l'amour et de la reconnaissance ; il faut remercier Dieu de cet amour et de cette fécondité. Une jeune maman, quand elle attend son premier enfant, le comprend spontanément ; et il faut que son mari l'accompagne. Il faut qu'il y ait ce premier

³ Gn 4, 1.

⁴ Jn 4, 7.

culte familial dans l'attente de l'enfant : l'avent ! Il y a un « avent » dans chaque famille, dans chaque foyer, un « avent » auquel s'associent aussi les grands-parents. C'est, pour un jeune foyer, le premier moment du culte familial. C'est là que la famille découvre son sacerdoce royal, qui est un sacerdoce qui remercie. La première dimension du sacerdoce royal, en effet, est de remercier Dieu de ses bienfaits. C'est le *Magnificat* familial. Il faudrait que chaque famille compose son *Magnificat*, ou qu'elle reprenne le *Magnificat* de Marie, mais qu'elle ait son propre *Magnificat*. La Vierge Marie écoute certainement d'une manière unique une jeune maman qui attend son enfant. Il faut que les mères découvrent cela, il faut qu'elles découvrent leur lien avec la maternité divine de Marie. Toute l'Eglise commence avec la maternité divine de Marie ; cette maternité divine de Marie est fondamentale pour l'Eglise, et elle est contemplative. La maternité des mères chrétiennes n'est pas contemplative, mais elle doit être chrétienne et doit donc impliquer l'action de grâces. Elle doit impliquer un amour particulier, une attente du don que Dieu fait à la mère, du don que Dieu fait à la famille. Il y a une liturgie de l'attente, et cette liturgie de l'attente, l'Eglise la célèbre. Si l'Eglise la célèbre, il faut que chaque famille la célèbre. Cette liturgie de l'attente, si elle est une prière d'action de grâces, de remerciement, doit aussi demander l'aide de Dieu. C'est toujours un peu angoissant, d'attendre un premier enfant ; il peut y avoir pendant ce temps-là certaines angoisses. Il faut que tout cela soit enveloppé de l'amour.

Il faut que le père, lui aussi, puisse attendre l'enfant avec une âme religieuse. Et il faut qu'il comprenne, à ce moment-là, comment Dieu a voulu qu'il y ait pour Joseph un double choix. Il faudrait que les pères, dans leur mission sacerdotale, comprennent cela. Ils ont choisi leur épouse, mais quand leur épouse attend un enfant et qu'elle devient mère, il faut qu'ils choisissent de nouveau celle qui attend l'enfant. Il faut qu'ils aient sur elle un autre regard, un nouveau regard, le regard que l'ange demande à Joseph d'avoir sur Marie. Il y a en effet deux regards de Joseph sur Marie : le premier quand il l'a choisie, et le second quand l'ange lui dit qu'elle attend un enfant et que cet enfant est béni de Dieu⁵. Il y a là quelque chose qu'il faut essayer de comprendre.

Il y a donc une liturgie de l'attente, qui est la liturgie de l'action de grâces. Et quand une famille grandit, quand il y a déjà des enfants qui ont grandi et que la mère attend un nouvel enfant, il faudrait que toute la famille s'associe à cette liturgie de l'avent. Elle ne correspond pas toujours à l'Avent de l'Eglise, c'est évident ! Mais il faut qu'il y ait cette liturgie de l'avent et qu'on ait le souci de comprendre comment ponctuer divinement cette attente pour que toute la famille comprenne pleinement qu'elle vit d'une alliance sacrée et divine. Si les mères chrétiennes, si les pères chrétiens vivaient de cette manière, si la famille chrétienne vivait cela pleinement, ce serait un témoignage étonnant, surtout dans le monde d'aujourd'hui où on ne connaît plus la grandeur d'une mère qui attend un enfant. Autrefois, quand on voyait debout une mère qui attendait un enfant et qu'on était assis soi-même, spontanément on lui offrait sa place pour qu'elle puisse s'asseoir ; spontanément on la laissait passer devant : il y avait un respect. Aujourd'hui cela n'existe plus guère. Pourquoi ? Parce qu'on n'a plus du tout le sens de ce qu'a de sacré une mère qui attend un enfant. Ce sens, on doit le redonner, et la famille chrétienne doit donner ce témoignage. Porter en soi un enfant, c'est quelque chose de divin, cela dépasse la perspective humaine. Il ne faut pas laïciser l'attente de la mère, il ne faut pas laïciser cet avent d'une mère. La famille chrétienne a cette responsabilité.

Il y a trois grandes liturgies familiales : l'attente (l'avent), la naissance et la mort. Très souvent, la mort est arrachée à la famille : on meurt à l'hôpital... La naissance est aussi un peu arrachée à la famille, mais moins heureusement. Ces trois grandes liturgies doivent nous faire

⁵ Mt 1, 20-21.

comprendre ce qui caractérise d'une manière très particulière la famille en tant qu'elle est un lieu consacré à Dieu. Comme nos églises, la famille est un lieu consacré à Dieu. Si on vit vraiment du sacrement de mariage, on doit comprendre qu'elle est un lieu consacré à Dieu. Evidemment on est dans le monde, et il ne s'agit pas de jouer aux moines : c'est très mauvais ! Les familles qui deviennent monastiques, c'est suspect ! Car la vie monastique est une réalité, et la famille en est une autre. Cependant, il doit tout de même y avoir un lien entre la vie monastique et la famille chrétienne, parce que l'une et l'autre sont des familles divines. Mais ce sont des familles divines qui ont chacune leur rythme propre, tout à fait différent du rythme de l'autre. Une famille chrétienne qui veut avoir un rythme monastique, cela ne va plus du tout. Il faut garder son rythme propre et comprendre qu'on est dans le monde. Mais à l'autre extrême, il ne faut pas laïciser la famille chrétienne. Il faut découvrir une liturgie qui soit propre à chaque famille chrétienne. La liturgie de la naissance s'étale sur un certain temps, elle ne concerne pas simplement le jour de la naissance. Tant que l'enfant ne marche pas, qu'il est le tout-petit dans le berceau et qu'il tient une place particulière parce qu'il est le tout-petit, il faut une liturgie familiale qui aide à comprendre d'une façon divine ce que représente la petitesse d'un tout-petit — puisqu'il y a un modèle. Jésus prend cet exemple : « Si vous ne devenez comme des tout-petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux »⁶. N'y a-t-il pas là quelque chose de très important dans la liturgie familiale ? La présence d'un tout-petit doit nous rappeler que Dieu veille sur nous comme une mère veille sur son tout petit enfant. L'Écriture nous le dit : « Quand bien même une mère abandonnerait son enfant, Yahvé n'abandonnerait pas Israël »⁷. Il faut comprendre que les liens qui existent entre notre cœur et le cœur de Jésus sont des liens plus forts que les liens d'une mère avec son tout petit enfant. Ainsi toute la période de la naissance et de la petitesse de l'enfant doit être pour les membres de la famille, spécialement pour les parents mais aussi pour les aînés, comme un renouveau, un renouveau de ferveur. La présence de l'enfant apporte un renouveau de ferveur, c'est une reprise radicale de tout, qui unit la famille plus profondément auprès du tout petit enfant, ce petit qui est à la charge de tous, qui est donné à tous ; et si la famille est déjà un peu nombreuse, c'est merveilleux parce que les aînées jouent un peu le rôle de mères à l'égard des petits et les fils aînés un peu le rôle de pères ; et cela réalise un lien de charité très intense et très grand.

Le second moment du sacerdoce royal des fidèles, c'est la charité fraternelle. Le premier, nous l'avons vu, c'est l'action de grâces : le *Magnificat*. Le second, c'est la charité fraternelle. La charité réalise des liens divins. Et le tout petit enfant renoue ces liens ; sa présence permet aux liens de la famille de se souder ou se ressouder beaucoup plus profondément (et quand la famille n'a plus la possibilité d'avoir de nouveaux enfants, c'est autour des grands-parents que doivent se resserrer les liens). La liturgie chrétienne familiale doit maintenir une ferveur dans la charité fraternelle, et en particulier une attention à l'égard du tout-petit : être plus présent à lui, plus attentif à lui, en comprenant que tout cela doit être offert à Dieu parce que cela fait partie d'une véritable liturgie chrétienne.

Troisième moment : la première éducation, qui est l'éducation dans la prière. Le dernier moment, c'est la mort. Voyons-le tout de suite pour ne pas terminer sur la mort. Le culte familial enveloppe la mort. La mort n'est vécue pleinement qu'en famille et seule une famille vit pleinement ce grand mystère de la mort. C'est quand la famille n'est plus famille qu'elle ne vit plus de la liturgie de la mort : on l'escamote, on la laisse de côté, on ne veut plus

⁶ Mt 18, 3.

⁷ « Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle nourrit, cesse-t-elle de chérir le fruit de ses entrailles ? Même s'il s'en trouvait une pour l'oublier, moi je ne t'oublierai jamais ! » (Is 49, 15).

en parler. C'est une constatation que font tous les historiens de la religion : l'attitude qu'on a à l'égard des morts révèle le niveau religieux d'une communauté humaine. Quand une communauté humaine n'a plus de respect, un respect plein d'amour, à l'égard de ses morts, cela prouve que cette communauté n'a plus beaucoup d'attitude religieuse. Lorsqu'une famille ne sait plus regarder profondément ce que représente la mort, cela prouve que cette famille n'est plus une vraie famille et qu'elle n'est plus chrétienne. En effet (c'est là un aspect profondément religieux et chrétien), la mort est confiée à la famille. Quand la famille se décharge trop vite sur l'hôpital, elle n'est plus chrétienne. Je me souviendrai toute ma vie de la demande que ma mère m'avait faite peu de temps avant de mourir : « Puis-je avoir la grâce de mourir chez moi entourée de mes enfants ? ». Il faut dire qu'elle était assez âgée, elle avait quatre-vingt-dix ans, et à quelqu'un qui a quatre-vingt-dix ans on peut accorder cette grâce ! Ma mère m'avait donc demandé : « Puis-je dire à mon médecin de famille : Ne m'envoyez pas à l'hôpital, je mourrai chez moi, avec mes enfants, au milieu d'eux ? ». C'est ce qui est arrivé, elle considérait cela comme une grâce, et c'est vrai ; c'est une grâce de mourir dans sa famille religieuse, et de mourir dans sa famille tout court, de mourir au milieu des siens. Et c'est un exemple merveilleux pour tous d'avoir assisté à la mort de sa mère, à l'agonie de son père, d'avoir pu vivre ces derniers moments. Il y a là une grâce qui fait partie du sacerdoce royal des fidèles. Ceux qui meurent témoignent de leur lien avec le Christ jusqu'au bout pour ceux dont ils sont les plus proches : une épouse par rapport à son époux, les parents par rapport à leurs enfants. A ces moments-là, il peut se dire des choses qui ne pourraient pas se dire autrement ; il peut y avoir certaines communications du plus profond du cœur. Le testament d'amour se dit à la fin ; il ne s'écrit pas, mais il se dit et c'est grand de le recevoir. Cela fait partie du mystère de la tradition, d'une tradition qui unit les cœurs. Et quand ces moments sont vécus dans la lumière du Christ, ce sont peut-être les plus grands moments qu'on puisse vivre. C'est le mystère de la Croix du Christ qui s'étend sur nous : on fait l'offrande de sa vie. Et une mère qui fait l'offrande de sa vie au milieu de ses enfants, qu'elle soit jeune ou plus âgée, c'est grand, c'est quelque chose d'unique.

Dans le culte de la famille, le culte chrétien de la famille, il doit y avoir la liturgie du Sépulcre. J'ai toujours été très impressionné de voir que la liturgie du Sépulcre, telle que saint Jean nous la montre, est réalisée par des laïcs et non par les apôtres. Ce sont des laïcs, Joseph d'Arimathie et Nicodème, qui sont là présents et qui ont ces gestes liturgiques à l'égard du corps du Christ, du cadavre de Jésus. De même, il y a une liturgie chrétienne qui se réalise en famille : le respect dont on entoure le cadavre de celui qu'on aime, et l'offrande que nous faisons à Dieu de ceux que nous aimons le plus. Il ne faut surtout pas mettre entre parenthèses cette possibilité que Dieu nous offre de grandir dans l'amour. Le sacerdoce royal des fidèles va jusque là : offrir à Dieu plus que notre vie, la vie de ceux que nous aimons. Et quand cela se fait en présence du corps de ceux que nous aimons, cela a un autre caractère que lorsque cela se fait intentionnellement et d'une façon lointaine.

Redisons enfin quelques mots (car nous en avons déjà parlé d'autres fois) de l'éducation proprement chrétienne : la mère doit apprendre à l'enfant à prier. La prière en famille est nécessaire, même si elle est quelquefois très difficile. Elle est toujours possible quand l'enfant est tout petit ; et la mère doit très vite apprendre au tout-petit à prier avec elle, à faire le signe de la Croix, à dire à Jésus qu'il l'aime, à réciter l'*Ave Maria* et le *Notre Père*. Le sacerdoce royal de la mère exige qu'elle porte l'enfant auprès du cœur du Christ, et qu'elle lui apprenne à prier, à adorer. C'est la première éclosion de la foi. Il est évident que les parents ne donnent pas à l'enfant son âme spirituelle ! C'est Dieu qui la donne. Et les parents ne donnent pas non plus à l'enfant la grâce, la foi, l'espérance et l'amour ; c'est le Christ qui, par le baptême, lui donne la grâce, la foi, l'espérance et l'amour. Mais l'exercice premier de la foi, ce sont les parents qui l'assurent, et c'est surtout la mère parce que la mère est plus proche que le père de cette première éclosion de la foi. C'est la mère qui doit permettre cette première

éclosion, et c'est très grand. « Afin que tous crussent par lui », est-il dit dans le prologue de saint Jean à propos de Jean-Baptiste⁸. On pourrait dire cela d'une mère de famille : « Afin que tous ses enfants crussent par elle ». Elle est responsable en face de Dieu de cette première éclosion de la foi dans l'adoration. Elle doit donner à l'enfant le sens de la présence de Dieu, de la présence du Christ. Elle doit apprendre à l'enfant à regarder l'invisible — et un enfant le fait beaucoup plus facilement qu'une grande personne, qui raisonne trop. Un enfant aidé, porté par sa mère, le fait normalement. Ne disons pas que l'enfant ne comprend pas. Croyez-vous qu'une grande personne comprenne beaucoup mieux sa foi ? Non. Dieu veut que nous soyons comme des tout petits enfants et il veut que nous ayons une confiance totale dans ces exercices très simples de la prière, que la mère apprenne à l'enfant à ponctuer sa journée par l'adoration, par un regard vers Jésus, par un sourire adressé à Jésus et à Marie. Marie attend de nous que tous les jours, le matin, nous lui fassions un sourire pour lui prouver notre bonne volonté, pour lui donner toute notre capacité d'aimer et pour qu'ainsi nous puissions progresser dans cet ordre-là.

L'éducation de la foi se fait aussi par la louange. Très vite il faut apprendre à l'enfant à louer Dieu, à le remercier, à lui faire des demandes.

La liturgie familiale passe par le cœur de l'enfant et elle doit prendre possession toujours davantage du cœur de la mère. Si la mère n'a pas suffisamment le sens de sa dépendance à l'égard de Dieu, elle ne pourra pas le transmettre. C'est pour cela que l'enfant — quand la mère aime son enfant et qu'elle l'aime en tant que chrétienne — oblige la mère à prier plus pour pouvoir communiquer davantage à son enfant. Pendant les premières années, la prière auprès de la mère est un moment très important. Et quand l'enfant grandit, il faut maintenir cette prière en famille, dans la mesure où on le peut. Très souvent, on pourrait beaucoup plus qu'on ne le fait. On a un peu peur, parce que les aînés grandissent et qu'ils veulent avoir leur indépendance. Tant pis ! S'ils ne veulent pas continuer à dire la prière en commun, on les laisse libres et on continue. Les parents qui continuent à faire la prière avec les petits sont un grand exemple pour les aînés ; même s'ils ne veulent pas en entendre parler, cela restera : c'est un témoignage.

Il faut que la famille chrétienne soit un milieu de prière. C'est pour cela qu'il faut que dans toute famille chrétienne il y ait des crucifix et des icônes de la Vierge Marie. Il y en a de très belles, il faut en mettre dans la maison. Qu'on ne les mette peut-être pas là où l'on reçoit des gens qui ne peuvent pas comprendre ; mais qu'il y ait un lieu de prière, un lieu de prière pour sanctifier la famille et rappeler que les parents ont, de par leur grâce de parents, la responsabilité de cette première liturgie. La liturgie de l'Eglise ne peut se réformer que si du côté de la famille il y a cette première réforme. Si on vit une certaine liturgie familiale, une certaine adoration silencieuse, une certaine louange, on pourra mieux comprendre la liturgie de l'Eglise. Certes il y a la liturgie fondamentale de la famille et la liturgie universelle de l'Eglise. Mais s'il n'y a pas cette liturgie familiale, il y a quelque chose du réalisme de la foi qui se perd. Le réalisme de la foi est en effet rattaché à cette première alliance de Dieu avec l'homme et la femme. Dieu confie ses tout petits enfants aux parents pour qu'ils les éduquent. Dieu a voulu cela. Il aurait pu faire autrement, mais il a voulu, de fait, que l'enfant soit tout petit, dans un état de fragilité, de petitesse, capable de recevoir tout ce que lui imprimeront sa mère et son père, pour pouvoir continuer ce que le père et la mère ont vécu dans leur foi, dans leur espérance et leur amour.

⁸ Jn 1, 7.

Il faudrait prolonger la liturgie familiale dans la liturgie des repas. Il y a en effet une liturgie des repas. L'éducation chrétienne doit prendre possession de tout ce que représente cette communauté familiale. La liturgie des repas, on l'oublie trop souvent. Quand un prêtre est invité dans une famille et qu'on lui demande de bénir la table, il arrive qu'un enfant demande : « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il fait ? ». Les parents disent alors : « Tais-toi, tais-toi ! ». Mais la vérité sort de la bouche des enfants ! Et on voit ainsi que d'habitude le *benedicite* n'est pas dit. Cela se comprend, à cause du rythme tellement rapide de la vie actuelle. Mais même si on a un rythme très accéléré, il y a des repas qui se font rapidement et qui peuvent tout de même être bénis ! N'oublions pas la multiplication des pains. Il n'y a pas dans l'Évangile que le repas des noces de Cana. Là il y a une bénédiction solennelle parce que c'est un repas de noces ; mais il y a aussi des repas qui se prennent très rapidement, et même dans la rapidité on peut garder le sens de l'offrande faite à Dieu et de l'action de grâces : on remercie Dieu de nous donner la nourriture. Le jour où on sera privé de nourriture, on comprendra que c'est une grâce de Dieu de la recevoir chaque jour, que c'est Dieu qui nous la donne et qu'il nous la donne en surabondance, et on le remerciera de cela.

La famille, qui est une communauté fondamentale totalement dépendante de Dieu, doit avoir sa liturgie. Les jeunes foyers chrétiens doivent avoir un souci très vif de découvrir cela, de découvrir quelle sera leur note spéciale. Il ne faut pas chercher l'originalité pour l'originalité, mais c'est quelquefois bon d'avoir sa petite prière particulière. Chaque communauté aime avoir sa propre consécration à la Vierge Marie, chaque communauté doit avoir sa prière à saint Joseph, chaque communauté doit avoir son *Magnificat*, sa manière de remercier Dieu.

Le sacerdoce royal du père et de la mère, et le sacerdoce royal des enfants, s'exerce dans l'adoration, l'action de grâces, la prière, et dans la charité fraternelle. Et Marie doit être présente d'une manière très particulière à cette liturgie. Il faut très vite apprendre aux enfants à aimer la Vierge Marie comme Jésus l'aime, et il faut que dans la liturgie familiale Marie soit présente d'une manière unique, puisque la liturgie familiale est maternelle.